

Intervention aux journées de Deauville sur la passe

Cette intervention a été faite en janvier 1978, aux journées de Deauville sur la passe. Elle a été publiée dans les Lettres de L'Ecole n°23 d'avril 1978. Le texte de Serge Leclaire, joint en annexe est également publié dans ce même numéro.

Jacques Lacan : il n'y a pas besoin d'être A.E pour être passeur.

C'est une idée folle de dire qu'il n'y a que les A.E qui pouvaient désigner les passeurs.

C'est en quelque sorte une garantie ; je me suis dit que quand même les A.E. devaient savoir ce qu'ils faisaient.

La seule chose importante, c'est le passant et le passant, c'est la question que je pose, à savoir qu'est-ce qui peut bien venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser analyste?

J'ai voulu avoir des témoignages, naturellement je n'en ai eu aucun, des témoignages de comment ça se produisait.

Bien entendu c'est un échec complet cette passe.

Mais il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est à dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le "sujet supposé savoir".

Il n'y a rien qui m'ennuie plus que les congrès, mais pas celui-ci, parce que chacun a apporté sa pauvre petite pierre à l'idée de la passe et que le résultat n'est pas plus éclairant dans un congrès que quand on voit des passants qui sont toujours ou bien déjà engagés dans cette profession d'analyste, - c'est pour ça que l'A.M.E, ça ne m'intéresse pas spécialement, que l'A.M.E. vienne témoigner, l'A.M.E. fait ça par habitude, - car c'est quand même ça qu'il faut voir : comment est-ce qu'il y a des gens qui croient aux analystes, qui viennent leur demander quelque chose ? C'est une histoire absolument folle.

Pourquoi viendrait-on demander à un analyste le tempérament de ses symptômes? Tout le monde en a, étant donné que tout le monde est névrosé, c'est pour ça qu'on appelle le symptôme, à l'occasion, névrotique, et quand il n'est pas névrotique les gens ont la sagesse de ne pas venir demander à un analyste de s'en occuper, ce qui prouve quand même que ne franchit ça, à savoir venir demander à l'analyste d'arranger ça, que ce qu'il faut bien appeler le psychotique. (ou le névrosé? Est-ce un lapsus?)

Et tout est là, il faudrait que l'analyste sache un peu la limite de ses moyens, c'est là dessus que, en somme, nous attendons le témoignage de gens qui sont depuis peu de temps analystes : qu'est-ce qui peut bien leur venir à l'idée - c'est là que je pose la question - de s'autoriser d'être analystes.

Parce que, comme l'a dit Leclaire, il y a des sujets non identifiés et c'est précisément de ça dont il s'agit ; les sujets non-identifiés nous ne nous en occupons pas, les sujets non-identifiés, c'est bien ce qui est en question comme Leclaire nous l'a expliqué.

Le sujet non-identifié tient beaucoup à son unité ; il faudrait quand même qu'on le lui explique qu'il n'est pas un, et c'est en ça que l'analyste pourrait servir à quelque chose.

En annexe, voici l'intervention de Serge Leclair.

Heimlichkeiten

Ce soir, Luis, au pays d'Urlinda où il fait halte depuis trois jours, a parlé trop vite. Relatant à la veillée sa longue marche du jour dans la lande, Luis leur a dit que là-bas, assez loin vers l'est, en un point où le ruisseau pourtant modeste semble s'être taillé un espace de douceur dans la roche à fleur de terre, là où il s'étale en eaux presque dormantes entre un tapis de verdure et des frondaisons dont les têtes mouvantes comblent de leurs frémissements l'espace du sol défait, là, il avait fait une rencontre. Noir, des yeux de feu d'une extrême douceur, délié dans tous ses muscles énumérés, force tranquille accordée à la paix du lieu, confiant comme s'ils se connaissaient de toujours, un cheval était là. Ont-ils conversé? Luis a-t-il rêvé? Comme le soleil déclinait, le cheval s'en est allé, et Luis est rentré au pays par des chemins inconnus.

L'extraordinaire de cette rencontre aurait dû l'inciter à la taire aux gens du village, alors que, se laissant aller à la chaleur de la veillée, il se mit à la raconter à ses hôtes. A peine avait-il évoqué la figure du cheval noir, que les yeux qui l'entouraient chavirèrent dans une terreur sacrée, les uns sombrant dans une peur folle, les autres brûlant d'une rage vengeresse. Luis entra en plein cauchemar ; "tu as rencontré le diable" glapirent les plus apeurés; il eût suffi que tu te saisisse de deux branches et les brandisses en un signe de croix, pour t'en assurer et t'en protéger ! Les plus calmes, tout en proie à leur violence contenue, lui expliquèrent que c'était une bête terrible dont la venue dans les entours du pays causait les pires ravages. Après treize lunes de répit, elle était donc revenue ; il fallait cette fois la capturer, car elle défiait la mort autant qu'eux craignaient de la mettre à mort. Mais tous considéraient maintenant Luis avec une instinctive méfiance tant son récit manifestait à l'évidence sa diabolique complicité ; l'hôte de marque allait être utilisé comme guide, otage et appât. Il fut donc décidé de partir avant l'aube pour cette chasse apocalyptique.

La lumière encore oblique du soleil à peine montant signala de loin, par un ondolement scintillant des vagues immobiles de la lande, le lieu dont Luis espérait encore qu'il n'avait été qu'un mirage de rêve. Les cavaliers se déployèrent à la ronde pour agencer le piège... Dès lors tout se déroula selon un rituel millénaire dans un somptueux montage de western. Le premier qui réussit à lancer sa corde sur la bête fut traîné dans la lande ; vingt fois le cheval noir manqua réussir à échapper aux entraves qui rayonnaient et se rompaient. Au plan final de la célébration, il était amarré de toutes parts comme un astre noir dans la blancheur d'un midi sinistre. Luis s'éloigna.

*

Je ne peux m'empêcher de penser que toute venue au monde s'ordonne dans un rituel du même mode. La grande affaire n'est assurément pas de couper le cordon ombilical, mais bien d'assujettir aussitôt le nouveau venu par des liens autrement plus solides : on le numérote, on le nomme, on l'enregistre ; rien là que de très naturel dans un monde où ça parle, écrit et compte. Mais pour faire bonne mesure on sacralise ouvertement ou secrètement chacune de ces opérations, comme on enduit une corde pour la rendre imputrescible. Puis, dans chacun des petits mondes que

l'assujetti aura, volens nolens, à traverser ou à habiter, le même rituel, indéfiniment se répétera. " Ne vous en faites pas, dira le directeur d'école aux parents désemparés, "nous allons le prendre en mains, pour en faire un homme... libre" bien sûr, car tel est le vocabulaire de notre temps. De quoi s'agira-t-il, sinon d'assurer les rets qui le tiennent aux arrêts, puis d'apprendre à l'assujetti à s'enferrer bêtement dans les fers où il est pris ? Et s'il montre une agilité et docilité suffisante dans le maniement des différents codes en usage, à lui apprendre à fabriquer, voire à inventer de nouveaux liens symboliques qui lui donneront pouvoir, pour un temps de maîtriser de nouveaux sujets assujettis ?

Je ne peux m'empêcher de penser néanmoins qu'il est possible de donner lieu réellement à une pratique de dé liaison implacable de tout ce qui fait moyen de pouvoir et d'assujettissement. La psychanalyse prétendait logiquement devenir cette pratique. Mais quand on entend aujourd'hui encore disputer du lien à la mère en toute méconnaissance du fait qu'il ne s'agit là que d'une métaphore sommaire pour travestir les entraves symboliques absolument dominantes, quand on constate que l'essentiel de la pratique consiste non à dé-lier (analuer) mais à produire de nouveaux liens hautement sophistiqués pour en user séance tenante, on ne peut qu'être rétif à collaborer à l'œuvre de la maison analytique, si sympathiquement "heimlich", dont la pratique de fait découle en droite ligne de celle des assujettisseurs de tous temps.

*

Quelle est donc la folle crainte qui nous repousse obstinément dans l'enfer de la répétition ? De quoi ont donc si peur les fiers cavaliers d'Urlinda ? Quelle terreur sacrée règne en souveraine au sein du jury d'agrément ?

Celle des SNI !

Entendez des sujets *non identifiés*.

Infiniment plus inquiétants que les OVNI (objets volants non identifiés), les sujets non identifiés sont aussitôt soumis aux pressions les plus vives pour supporter une désignation reconnue et s'astreindre (librement !) à une assignation à résidence. Il importe de donner le change, et, quand même, de s'assurer du sujet (comme il est dit en termes de police) : c'est là qu'il est, c'est là qu'il vient, c'est là qu'il va. Toutes ces précautions ont d'amples justifications : c'est que le sujet non identifié, le SNI, est d'abord un traître soupçonné d'être détenteur d'une puissance maléfique, et très précisément mortifère. Traître à quoi ? A la toute puissante conjuration *des sujets- qui -se - prennent - pour - un*.

Un ? Un clivé, bien sûr, en autant d'uns, mal barrés ! Une femme, un homme, un père, une mère, un fils... qui se prennent pour un analyste, un A.E, un membre du jury d'agrément ; ou encore un marginal, un "dissident", un dingue ! On dirait qu'il est vital de se prendre pour un ! D'ailleurs, à la moindre transgression de la limite - une, c'est un chœur d'indignation. "Ca suffit" siffle l'un qui se sent excédé ; "il y a quand même des limites " opposent de leur peau les amis du cercle. En effet cette bulle sacrosainte de l'un semble le minimum exigible (c'est le cas de le dire) pour refaire tout - un - tout pareil le noyau de d'une horde ordinaire où se perpétuera, sous l'égide de Saint Même (Sainte - Mère ou Saint - Père, c'est du pareil au même!)

L'inique rapport d'un à un :

Captation, possession, prédation ; phallicisation, violation, castration ; séduction... et on recommence. Prétendue "relation" et même, relation modèle, matricielle, pourtant exclusive de tout "autre" qui n'aurait point statut d'un, d'un semblable.

*

Peut-être le temps serait-il venu, puisque la psychanalyse nous en donne les moyens, de dépasser cette folle passion qui consiste, quoique nous en ayons, à refaire encore et toujours de l'un... au dépens de l'"autre", cela va de soi. Même si comme tout bon chrétien inquisiteur nous ne cessons d'invoquer l'Autre, celui qui est déjà expédié dans l'autre monde.

L'autre ? et si c'était précisément le sujet non identifié ?

Dans la lande d'Urlinda, rayons sinistres autour du splendide astre noir capturé les amarres font étoile. Au centre de la "place de l'étoile, un sujet non identifié, et, qui plus est, mort ; un soldat inconnu. De quoi faire l'unanimité ! Encore.

A moins qu'on ne s'avise que si le lieu d'enfermement d'un mort non identifié fait admirablement signe d'unité, exaltant le tous pareils, tous fils de la même mère - Matrice, c'est que... quoi? C'est que tous les sujets qui - se - prennent - pour - un s'y reconnaissent d'une façon étrangement intime :

Un mort inconnu,

Plutôt que de continuer passionnellement et aveuglément à produire de nouvelles chaînes symboliques en sophistiquant indéfiniment notre arsenal théorique, ne serait-il pas plus convenable au travail psychanalytique de mettre en œuvre une pratique analysante qui consisterait complètement à délier tout un chacun de ce qui l'entrave au premier chef, à savoir la possession héréditairement transmise de ce qu'on appelle sa propre mort ? Possession dérisoire et stupide s'il en est, qui fait cependant chacun prioritairement occupé par la gestion de son mausolée intime, le plus cher et le plus sacré d'entre tous, autour duquel s'édifie inlassablement, superbement "humaine", la gloire narcissique du statut d'un ; celui qui possède en toute propriété sa propre pourriture. "ce n'est pas à n'importe qui que je dirais "pourriture" avait lancé Michel de Certeau, à Lille ; une injure pour familier, en somme !

La mort ne règne, il est vrai, toute puissante dans les relations d'un à un que pour autant que le misérable jeu de son appropriation conforte chacun dans un système hautement profitable de tout ou rien. D'autre part, le système maintient des lieux dits de pouvoir d'où la mort s'administre. Tout un, pour régir ces lieux, fera l'affaire: du Dieu tout puissant au petit chef, en passant par l'instance d'état où n'importe quelle Cause unique. Car il importe en "haut lieu", c'est à dire dans le bas fonds, que rien ne change de ce rapport débile à la mort : que chacun soit assuré et conforté dans l'absurdité qu'il y aurait un organisme de gestion qui s'occuperait par délégation de sa mort, tout comme une banque gère le patrimoine dont le supposé propriétaire s'imagine jouir. D'ailleurs, si vous avez de la religion, n'hésitez pas à donner tout le bénéfique à la banque, de Saint Phalle ou du Saint Esprit de préférence : vous aurez alors le statut de nu - propriétaire de votre mort avec l'assurance d'en jouir au centuple... après. Si le système se perpétue ainsi, c'est qu'il est non moins profitable pour l'administré ; cela lui permet d'éviter, en toute sécurité, d'avoir à interroger ce qui fonde son statut narcissique le plus secret de sujet qui se prend pour un. Jeu de dupes, on s'en doute. Car il s'avère dans la pratique quotidienne des relations dites

humaines, que jouissent en fait de cette fantomatique propriété ceux qui, tout uniment, affirment jusqu'en ses conséquences ultimes la nature "éternelle" du sujet - qui se - prend - pour - un, à savoir : pas d'autre. Ce qui dans son épure donne : moi, l'un, je te tue, à peu près comme on dit : mais moi, je t'aime ! Eventuellement ad majorem Dei gloriam. Loué soit Dieu et ses tenants - lieu ! Que ne ferait-on pas pour dormir tranquille, et surtout ne pas penser ?

*

A défaut de penser, qu'on se le dise : il n'y a pas de mort propre, il n'y a pas de propriété de la mort. Le rapport à la mort - celui qui ne se contente pas d'un simulacre d'appropriation narcissique - le rapport à la mort est ce qui fonde le politique. Je veux dire le politique à produire, et non pas celui qui se délecte de sa forme instituée, non pas de celui qui jouit du rapport à la mort en usant d'elle.

Peut-être que la psychanalyse pourrait prendre en compte ce fait, le politique ? Car après tout le "rapport à la mort" n'est pas hors du champ de sa pratique.

Encore faudrait-il, pour ce faire en vérité, que les pièces absolument uniques qui composent nos plus purs joyaux institutionnels acceptent réellement la possibilité de laisser traverser par l'idée d'une désintégration de leur cristalline specularité :

Et que trépassent enfin la chose celée!

Nul n'y perdrait rien. Rien qu'un jeu de reflets narcissiques qui se focalisent inéluctablement en un enclos mythique, lieu de toute Heimlichkeit, de toute "essence du dedans" : intimité, pourriture, secret, recel de faux.

Que de trésors fictifs sont donc accumulés dans chacun de ses coffres fantômes ! Ce n'est pas demain la veille qu'il pourra être porté atteinte à tellement de richesses !

La formidable conjuration de tout ce qui fait de l'un se rassemble à son insu en une Sainte Alliance, afin que resplendisse encore et toujours, dans sa gloire décadente, la Grande Muraille de l'Une.

Inventer des passes, en instituer des modes, ne serait-ce pas au bout du compte, affermir l'Enceinte - Même et concourir à l'œuvre de la Sainte Alliance ?

Discussion

J. Durand : Je voudrais simplement demander à Leclair - si j'ai bien entendu - pourquoi étant donné les propos qu'il vient de soutenir il fait encore parti du Jury d'agrément ?

S. Leclair : Je m'excuse de ne pas répondre aux questions ; un lieu a été réservé pour ce faire.